

POÈMES EN PROSE

III/ LE LIVRE DES TROIS LIVRES

3/ LE LIVRE DE LA JOIE ET DE LA DOULEUR

suivi de

IV/ TAHITI ou LA VIE HEUREUSE



Lendemain de fête, crayons de couleur sur enveloppe
© Xavier Hiron, 1986

Poèmes en prose IV

Suite et fin du *Livre des trois livres*, dont l'idée s'était faite jour dès à l'origine, mais qui ne fut réalisée que dix ans plus tard, en 2007. Et que vient clore une petite évocation purement poétique, toute en fraîcheur.

SOMMAIRE

POÈMES EN PROSE

III/ LE LIVRE DES TROIS LIVRES (fin)	357
3/ LE LIVRE DE LA JOIE ET DE LA DOULEUR	357
404- Je me souviens de l'homme... (34)	359
405- Ainsi, l'homme fut ma chaleur... (36)	360
406- Ainsi tu m'es venu... (34)	362
407- Alors, tu découvris le monde... (33)	364
408- C'est après tout cela... (38)	365
409- Alors venaient vers nous... (37)	368
410- En moi je me disais... (36)	369
411- Toi, tu grandissais encore... (39)	371
412- Car ce fut bien ainsi... (35)	373
413- Et moi, je me souviens de toi... (34)	375
414- Car tu m'as laissée seule... (41)	377
IV/ PARENTHÈSE TAHITIENNE ou LA VIE HEUREUSE	377
415- Nuages blancs. Puis... (34)	379
416- Humidité. Chaleur. (20)	380
417- Ici est une palette extrême... (22)	382
418- L'aube blême est molle... (37)	383
419- Et soudain, le soleil... (20)	385
420- Multitude des errances. (16)	386
421- Sur la mer matinale... (15)	387
422- Se retourner enfin... (21)	388
423- Plages. Océan. (20)	389
424- Une aube nouvelle. (16)	390
425- Puis ce matin... (14)	391
426- Donc, un départ s'ensuivit... (15)	392

(le titre des poèmes étant placé en fin, ceux-ci peuvent débiter en décalé)

Poèmes en prose IV



*Éclatement feuillé N° 1-5, photographie originale Ghislaine Girard
fichier numérique retravaillé et saturé © Xavier Hiron, 2023*

III/ Le livre des trois livres (fin)

3/ LE LIVRE DE LA JOIE ET DE LA DOULEUR

Je me souviens de l'homme aux premiers jours de mai. Le ciel paraissait une tendre lueur, et je l'accompagnais de mes pâleurs - oh, comme je m'en souviens ! -. J'étais timide et peureuse, pourtant, mais le printemps brillait dans le sillage des années. Je me souviens de sa brise légère et fraîche qui me frôlait, et sa vivacité me pénétrait l'esprit sous le soleil. J'étais parée de mes plus belles jupes bleues. Elles virevoltaient tout autour de moi - oh, de cela aussi je me souviens - et mes lèvres froides tremblaient. J'étais fière de la noirceur intense de mes cheveux. Fière de mes sourires et je resplendisais : car tout en moi était tendre et fluet.

Poèmes en prose IV

Pourtant, j'étais peureuse sous le printemps - comme je m'en souviens - : car ils ne m'avaient pas encore connue, les hommes. Mon corps doucement sommeillait dans sa torpeur - cela, je le savais aussi - et mes manières, timidement, s'étiraient sans passion sous le clair des soleils. Mon ardeur était douce, juvénile et secrète ; mais elle était noyée de peur. Ou cet affleurement des roches - cette douce sensation qui bientôt pointerait sous la toile de mes jours et qui me trahirait - serait-il plus fort ? Mais toutes mes façons étaient très entachées de cette marque juvénile.

Oui, comme celles qui vont au monde, toutes jeunes et blondes, j'ai eu envie de vivre tout cela. J'ai eu envie de me griser aux parfums dense d'une vie. Je me souviens de cette envie si forte et si brûlante en moi, comme une pierre qui durcissait. Et de cette inquiétude aussi je me souviens... : elle qui grandissait en moi, alors que tout mon être se dérobaient. Car je fus inquiétée par la présence de l'homme. Oui, je fus inquiétée par son sourire qui s'approchait en tournoyant autour de moi, s'installant obstinément autour de mon espace. Oui, je fus inquiétée par toute cette blondeur, sa chevelure éparpillée ; par sa chaleur, aussi - oh, cette assurance de ses baisers ! -. Et je fus inquiétée par son odeur qui m'enivrait - qui pourrait l'oublier ? -, bien plus que par ses petits gestes charmeurs. Mais mon soleil, là-haut, brillait en ribambelle au-dessus des moissons.

Plus tard, je m'inquiétais de son absence alors qu'à peine il s'éloignait. Mon être s'alarmait quand il changeait de phrase ou qu'il variait de ton. Aussitôt, ma conscience tremblait sous des pensées peu assurées. Pourtant, ses nuits furent si longues et si douces à la fois. C'est pourquoi, afin de vaincre tout cela - cela même qui m'accablait -, je dus me résoudre à faire face seule à tout l'invasion de mon bonheur. Et je la relevais bientôt, cette bravade envers la vie, avec mes gestes dérobés, tentant de contenir sous de discrets sourires mon allure apeurée... De ce temps que j'ai aimé - comme je l'adorais ! -, je me souviens de nos rires dispersés, comme jetés à la volée, tandis que surgissaient autour de nous les effluves du temps. De ces élans sans fondements je me souviens aussi. Et lors, se répandaient autour de nous ces saveurs de vins frais, et tout ceci comptait parmi les charmes de mon âge.

Poèmes en prose IV

Très involontairement, tout ce charme se dégageait de moi. Il exsudait de moi sans même le vouloir, et l'homme m'y tenait fortement enlacée : heureuse que j'étais de contenir ce charme ! Je me souviens du temps où j'avais tant de charme.

404- Je me souviens de l'homme... (34)

Ainsi, l'homme fut ma chaleur. L'été nous dévorait de toute son ardeur. Tout autour de nous, dans ce brasier de l'air épais qui mûrissait, les fruits sages de la vigne éclataient au soleil, et l'on buvait ce vin d'une treille passée ! Moi, je nageais dans un tendre brouillard, heureuse et fière de naviguer au large de ma jeunesse, dans cet immense tourbillon du temps présent.

Car oui, cet homme me connut. Dès lors, je sus que tu étais au monde : ô toi, poussière de mon ventre prête à éclore au ciel, et c'était du bonheur qui soudain m'irradiait ! Je me souviens que mon visage pleurait sous le rayon des lunes. Comme il brillait, cet astre de la nuit - ces hauts scintillements rêvés -, telles des larmes illuminées ! Tout autour de nous, un vent chaud dissipait le voile de nos journées ; et il disparaîtrait bientôt, ce ciel liquide et bouillant de nos nuitées ! Cent fois, je fis des vœux sous cette course haletante des étoiles ; et cent fois, ces vœux pieux me grisèrent. Cent fois, je vis ton ange qui de moi s'approchait, parmi le lys et les vallées, mais n'osait me parler... Cent fois : pour ne pas oublier qu'il y avait un être à inventer !

Plus tard, mon ventre s'est arrondi sous cette étreinte molle des baisers. Imperceptiblement, un courant souple de vie m'investissait, m'imprégnant tout le corps et le changeant d'autant. Car j'étais à moi-même révélée par cette vie qui vers moi s'avançait, bien plus que je ne l'aurais imaginé. Et si mon corps se déformait en t'atteignant, c'est que moi-même t'atteignais... Car je n'aurais plus peur, désormais, grâce à toi qui venais. Non, je n'aurais plus peur - et cette plénitude patiemment me gagnait -. Par la fenêtre ouverte où parfois je criais ce bonheur que pourtant je ne pouvais contenir, mes larmes tendres coulaient : de larges cristaux dorés ! Le vent chaud caressait mes formes aiguës. Ainsi, je dus rêver des heures entières face à ce bonheur qui bientôt me

Poèmes en prose IV

viendrait alors même que tu venais... J'étais heureuse au-delà de toutes mes espérances ! J'étais tendre et serai bien-aimée, et toute ta présence, en moi, me charmerait l'esprit : et qui s'avancerait, à mesure que mon ventre s'enflait !

Parmi l'armée mouvante des jours, ces lourds soldats éparpillés ; parmi ces nuits de rêves multipliées, seule sur le sable des ondes, parfois je m'allongeais. Je marchais des heures durant et mes pieds déroulaient leurs chemins d'eau profonde sur la matrice du monde. Les vagues se prosternaient autour de moi avec une infinie délicatesse, et leur écume qui bruissait était un chant étrange, un conte ensorcelé... Le vent me racontait ses mille secrets envolés. Des rêves émerveillés filaient comme des points serrés, et cette mer qui, au loin, les emportait - ces belles vagues agitées - était comme un message de paix intérieure. Au matin, mon corps se raidissait au contact du bois. J'avais mal, quelquefois, et hurlais ma douleur dans ce puits sans fond du silence - oh, comme je m'en souviens !-. Puis mon ventre se détendait sous la caresse sobre des draps, tandis que les embruns, sous l'air intimidé, sifflaient dans le lointain. Et puis cette moiteur qui lentement montait, parmi laquelle je me débattais : c'était pour mon bonheur, pourtant ! Je sentais que le vent autour de moi s'enroulait, sifflant de toute sa bonté. Et quand s'infléchissait son souffle chaud vers mon oreille, alors, pour de bon je pleurais de toute mon âme enfin rassasiée. J'expulsais ce bonheur hors de moi, loin de moi. Je balayais mes peurs, vivant comme une offrande la perspective d'enfanter...

405- Ainsi, l'homme fut ma chaleur... (36)

Ainsi tu m'es venu, toi mon tendre soleil. Tu m'es venu si lentement, à ta mesure, au cœur de mon hiver. Sa rigueur déversait ses flots de bise lente, acidulée. Les averses glacées déferlaient sur la mer ostensiblement, telles des plaques d'eau givrées. Des engelures, au bout de mes doigts fins, parfois m'irritaient. Et m'irritaient aussi la rudesse des jours, leur univers étroit. Je traversais l'hiver avec ma charge fulgurante cachée au creux de moi. Les oiseaux s'agitaient aux pointes des jetées, très follement. Des mouettes blanches criaient par

Poèmes en prose IV

dessus l'océan, comme pour prévenir d'une voix suraiguë : dénonçant une alarme, devant un quelconque danger...

Moi, je me réchauffais pourtant comme je le pouvais auprès du grand poêle allumé. Mes mains étaient posées sur ce rude caillou de mon ventre. Toi, tu te réchauffais aussi à l'intérieur de mon corps. Tu réclamais mon corps et bougeais sans arrêt, ai sein de cette maison pure et renflée de ta vie - ce réceptacle de ma chair qui contenait tous tes élans ! -. Dans l'atmosphère feutrée de la pièce où je t'attendais, tu ne semblais manquer de rien, cependant : même pas d'air pour respirer ! Et cette révélation me soulevait le cœur, m'arrachait des sanglots. Car j'étais assailli de longs soupirs à demi étouffés... Mais qui serait le plus fort : le froid ou la chaleur ? La joie ou la douleur ? L'hiver et le soleil, à eux seuls, me comblaient d'aise - puisqu'il faut acquiescer aux paradoxes de la vie ! -.

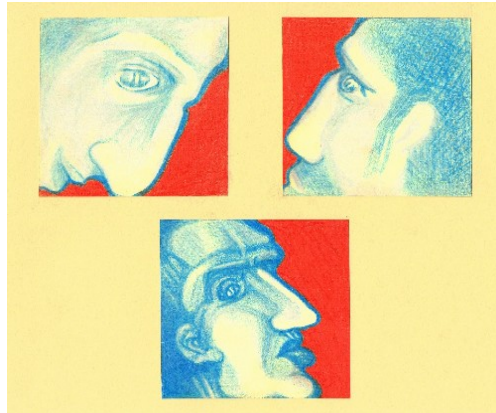
Puis ta vie, enfin, m'est venue ! Oui, ta vie m'est enfin venue tel un cadeau tant espéré, et avec elle ta figure m'est apparue. Tes bras, aussi, et tes jambes et ton sourire... Et tout en toi m'illuminait. Je glissais sur ton corps ma peau douce et brûlante de fièvre, car j'étais frêle à tes côtés. Mon souffle court me trahissait : mais toi, docilement, tu me réclamais. Tu réclamais ma voix. Ton sommeil me berçait, et ta vie m'éveillait. Tu étais l'éclaircie d'une vie qui venait de faire comme irruption dans la mienne - et comme était belle cette valeureuse éclaircie d'une vie ! -. Je chuchotais vers toi des paroles d'amante. Des paroles de bienvenue, pour meubler nos silences. Près du mur endormi, l'horloge de bois vieillie rythmait une chanson : ce chant des heures vides. Ta voix me réveillait de ma torpeur. Au-delà de mes rêves, ta voix venait de réveiller ma vie. Ma joie - comme je m'en souviens à présent ! - tremblait de tout son saoul, entière et souveraine. Féroce comme un ongle qui m'entaillait le cœur sous la chair de mes seins... Combien de fois ai-je manqué défaillir ? Combien de fois ai-je manqué abdiquer, aussi, tandis que mes forces chaviraient ? Mais par toi j'existais : ô toi, l'être chétif qui pour moi existais !

Pourtant, tu n'étais pas encore un être à part entière... Tu n'étais pas encore tout à fait toi-même. Mais tu m'appartenais déjà. Je tenais ton berceau serré tout contre moi. Dans l'auréole de mes bras que je gardais fermée pour t'enserrer de tes langes, j'ai contenu tous les tendres secrets de ta future destinée. Je te donnais mon affectueuse

Poèmes en prose IV

douceur, mes caresses d'amour : toutes mes secrètes ardeurs, ainsi que mes tendresses. Oh, ce gage des fortes années qui viendraient sous un flot de baisers ! Oh, cette joie tant criée de la maternité ! Je découvrais ta longue vie, et qui alors s'agitait. Tu découvrais la mienne, et qui déjà se dérobaît. Et l'hiver, tout autour de nous, brûlait et crépitait, nous enveloppant de sa couche de givre.

406- Ainsi tu m'es venu... (34)



Trois visages sur fond rouge, crayons de couleur sur post-it
© Xavier Hiron, vers 2000

Alors tu découvris le monde, et le monde te découvrit. Je voyais ta démarche hésitante se traîner dans les langueurs du soir. Toi, tu te dandinais, tel un pantin malhabile sous le couvert des bois... Puis nous fuyions ensemble - et avec quelle application ! - au cœur du jour qui se levait, telle une maladie. Car toi, tu te jouais, ange fugace et chérubin fragile, de la pénombre des ormeaux ; de cette large mosaïque des sous-bois qui se trouait par instants. Et de longs rais isolés s'aventureraient tout autour de nous, tandis que tu t'émerveillais du bruissement des branches, au vol dispersé des mésanges...

Poèmes en prose IV

Puis je te reprenais, tapi contre mon sein, dès que tu t'égarais au-delà des cyprès. Là, je te berçais sur mon cœur tendre, plus que de raison. Je te voyais à contre-jour, forme chétive et alarmée, baignée d'une clarté timide, tandis que tu poursuivais tes jeux farouches dans la lumière effilochée. Tu croisais l'écureuil avec facilité, et babillais parfois de telle découverte... Tu remuais les feuilles au grand rire éclaté, et ta fureur, l'instant d'après, se déchaînait, tel un orage de gaîté ! Mais moi, je restais sage et distante pourtant. Je restais comme éloignée à tes côtés, et présumais que c'était du bonheur qui nous réunissait.

Il n'y avait pourtant rien de moins sûr. Car mon univers se terminait subitement là où le tien débutait. Et mes bras et mes mains seraient-ils des liens trop faibles pour te guider ? Seraient-ils des cordes trop lâches pour te retenir... ? Je maudissais cette minute et qui pourtant viendrait - oh, cette douleur quand elle viendrait ! - où tu t'éloignerais de moi. Oui, en moi, je maudissais cette pensée terrible qui m'atterrait, dès cet instant où je la formulais... Car je serai si faible, alors, telle une crucifiée ; et toi tu ne le saurais pas. Il me semblait parfois que ce moment venait déjà - oh, qu'il venait vite, ce moment - où tout ce que j'avais devrait m'être repris : cette joie de te voir dans la demi pénombre ; ton aplomb incertain se dispersant dans le matin ; ta merveilleuse vitalité se jetant au levant, tel un ciel de palombes au creux des têtes blondes... Tout cela, en un instant, devrait-il de nouveau s'éloigner de moi ? Et serais-je rendue subitement muette, tandis que cette heure viendrait ? Resterai-je sans voix ? Resterai-je sans force, perdue et foudroyée, telle une âme sans ombre ? Le saurais-tu jamais ?

Oui, cette certitude me dévorait ! Car l'inquiétude, déjà, me revenais et sa puissance avec elle me terrassait. J'avais le ventre qui se nouait, rempli d'un doute affreux et de frileuses pensées. Moi qui en moi avais su te porter avec tant de fierté et de sérénité ! Qu'y aurait-il au moins, au bout de nos chemins, qui nous réunirait ? Quelle joie ou chagrin qui nous serait commun, et qui nous rejoindrait ? Mais cette route blonde qui filait inexorablement vers l'autre bout des mondes ! Et les filles étincelantes : laquelle d'entre toutes te capturerait ? Les femmes te vaincraient - ceci nous était assuré -, et les vins chauds aussi : tous ces poisons que l'on distille... !

Poèmes en prose IV

Ainsi, tu m'avais ligotée, moi qui seule t'aimais, et tu ne t'en souciais même pas ! J'étais perdue déjà, j'étais déboussolée. Je m'étais laissée prendre au piège de la vie - oh, ce piège aveugle de ma vie ! -, moi qui voyais ta vie soudain qui s'ébrouait. Et qui si loin de moi bientôt disparaîtrait...

407- Alors, tu découvris le monde... (33)

C'est après tout cela qu'il nous fallut fuir la misère. Tout autour de nous, dans ce pauvre matin de nos vies, un vent sale se mit à traîner le long des rues empuanties. Ce vent traînait dans la folle blondeur des journées de l'automne... Oui, je me souviens de ces journées où mon œil peu à peu s'était durci. Où mon regard, à mesure, s'est lui-même assombri. Certes, je te portais encore, et jusqu'au-delà de mes forces, mais mon courage me désertait. Plus tard, t'ayant abandonné dans des mains étrangères pour quelques heures d'une intangible liberté - ah, les quelques durs labeurs d'une journée gagnée ! -, j'allais de par le monde ; mais ta présence au creux de moi m'accompagnait. Le vent, cette bise froide de l'hiver, me ceinturait le front de sa couronne de pénitence plus dure qu'une couronne d'épines, et je devais courber la tête à ces profonds baisers. J'allais contre le vent, pourtant, et portais cette nuit tout autour de moi, et son grand froid me retenait dans ses habits austères - comme je m'en souviens ! -. J'allais vaille que vaille contre cette grande pénombre qui semblait comme vouloir t'arracher un peu plus violemment à moi-même...

Mais je te retrouvais, le soir, pour quelques heures de bonté. Car tu étais cette lumière que je volais à la nuit sombre d'un trésor qui en mon cœur couvait. Tu étais mon foyer de braises légères - ces braises sombres de l'hiver -, et je brûlais si chaleureusement sans une seule flamme offerte, comme un feu sage et mesuré. Oui, ta chaleur était pleine d'une sagesse illimitée. Mais ton regard d'enfant qui vers moi se tournait quelquefois contenait toute ton incrédulité. Ma joie, même blessée, se lisait-elle au fond de mes silences ? Et que taisais-tu toi-même, dans le fond sombre de ton âme chancelante ?

Poèmes en prose IV

Tu grandissais pourtant et déjà mûrissais. Tu forcissais comme un arbre dans la forêt : droit et fort comme un hêtre sérieusement ancré au sol, ou tel qu'un mélèze élancé, mais sans jamais rien demander. Toutes tes forces se déployaient autour de toi, tel qu'un tronc s'orne de ses branches et de toute ramure. Pour moi, tu étais ma nouvelle fierté. Tu étais mon royaume et me tenais serrée tout contre toi, et tes allures de petit homme si chaleureusement m'enchantaient - oh, comme je m'en souviens ! -. Tu étais la réplique certaine de mes amours passées. Oui, tu étais à la fois le jour et la nuit qui de concert s'avançaient : ma joie tout entière et ma peine accomplie, avant que ne surviennent mes douleurs ! -.

Parfois, à la veillée, nous nous bercions l'un l'autre de nos silences mutuels. Nous, seul à seule, nous nous regardions vivre sagement et riions follement de petits riens sans consistance, car nos sourires étaient des plus navrés. Le poêle, à nos côtés, concentrait une maigre chaleur, et c'est ton âme qui, alors, naviguait au milieu de la pièce. Car le poêle, lui aussi - cette clarté ouverte sur les fenêtres de nos vies -, consumait lentement ses braises. De temps à autre, comme par distraction, nous nous laissions aller à les porter, nos mains, sur cette tôle vaguement ouvragée. Sa fonte granitée nous réchauffait un peu. La nuit venue, pourtant, sous l'édredon où nous nous tenions rassemblés, je sentais qu'entre nos formes chétives enchevêtrées, un vide, peu à peu, lui aussi se creusait...

Quelle était donc cette absence qui s'installait ? Je ne savais le dire. Alors je me levais et je tournais en rond dans ce monde exigu d'où ta chaleur, déjà, se retirait. Ma joie : je la cherchais partout, aux quatre coins de la maison. Mais où s'en était-elle allée, cette joie incertaine qui tant m'avait bercée ? L'horloge battait le jour. Elle battait la nuit, aussi, et ses pesantes secondes, dans le noir, tictaquaient... Ses instants s'égrainaient au lointain, comme des miettes perdues du temps. Car à la vérité, tout ce précieux trésor que tu entretenais en mon cœur délaissé : quand saurions-nous, mon fil, enfin en profiter ?

408- C'est après tout cela... (38)

Poèmes en prose IV



Visage sur fond rouge, crayons de couleur sur post-it
© Xavier Hiron, vers 2000

Alors venaient vers nous cet été éclatant, et toute sa fugitive vérité ! J'entendis bien souvent cette sourde rumeur de l'été, tel un vague océan. Son bruit venait de loin - je m'en souviens - tel un écho échappé du soleil. J'étouffais presque sous sa torpeur. Le jour, cette piqûre - une brûlure immensément intime ! - me caressait la peau, et sa nuit s'étalait telle une longue déchirure... Puis résonnait cette immobilité trompeuse du temps ! Tout crépitait en nous : mais tout semblait absent, soudain ! Et pourtant, cette rumeur qui nous guettait... Moi, je guettais en secret ce souvenir peureux d'un amant envolé, tandis qu'à nous deux s'imposait sa pesante présence que je devais supporter. Mais tout ce poids de l'été qui alors nous illuminait : une chaleur torride - une chaleur à avaler ! -.

Toi, tu dormais d'un sommeil agité. Ta lèvre était tremblante dans l'air épais, et une fièvre tenace venait t'empourprer le front, parfois, ou t'inondait les tempes. La mer, si proche et si lointaine à la fois, brassait son eau stagnante. Mais ce mélange ne t'apaisait pas... Or toi qui courais tout à l'heure sur les rochers mouillés, tu plongeais maintenant dans ces royaumes de pacotille : ce vieil empire évanescant des flibustiers... Tu t'étais égaré parmi les algues brunes déjà, et t'étais

Poèmes en prose IV

laissé perdre, tel un frêle insecte envolé, parmi ce sel éparpillé sur le champ vaste de la mer... Ton épuisette désolée bataillait dans le vide, tel un grand étendard que laminaient le vent et la pluie. Et des rayons incertains dardaient ostensiblement au lointain : de-ci de-là, descendant des trouées de nuages. Le luisant de la mer glissait en arrière-plan, sous son chant rauque et assourdi, telle une voix lancinante du néant...

Après certaines fièvres qui t'accablaient, tu te levais enfin, portant tes maigres forces dans le midi. Titubant sur le sol, chancelant par instants, tu étais devenu l'ombre de toi-même : toi qui voulais être capable de confondre l'été brûlant ! Mais c'est sa vague péremptoire qui t'avait soulevé, tel un fêtu de paille, dans son silence cuivré ! Sur tout le vaste arrière-pays, le soleil récoltait une belle moisson d'éclats empourprés, et tout parés de paillettes sanglantes et nacrées. Toi, tu voulais parcourir et sans relâche aucune toute cette frileuse immensité... Tu voulais t'atteler aux tâches rudes des géants, aux besognes insignes de tes journées - et ce lait des figuiers qui sur toi ruisselait ! -.

Moi, j'entendais comme sourdre au lointain cette fureur entière de la mer ; le bruit de ses rumeurs sur les longs plis du vent. Les étoiles du ciel ne ternissaient jamais autour moi, et je priais toujours aux cierges de bonté. Leurs sourires fanés m'accompagnaient à chaque instant. La brise défaisait mes cheveux argentés, et ceux-ci s'épalaient dans les poussières hardie du vent, comme des filaments du temps. Car c'était le temps lui-même qui, peu à peu, m'avait décorée de ces emblèmes vivants. Dans le chuchotement des forts alizés noirs, le soir, moi, telle une femme de mille ans, oui, rien qu'en te regardant je sentais poindre ma douleur !

Comme je m'en souviens. Car l'été fut pour moi une force si puissante ! En lui, mon trouble s'insinuait. Mes délires rampants s'étaient tapis au fond de moi et leurs regards se déversaient dans mes bat-flancs. Et toi, au loin, comme un rire malingre d'enfant, tu t'escrimais avec la mer. Tu bataillais contre ses vagues mensongères - ces rouleaux surpuissants -, baigné d'embruns et de grands flots ardents. Tu construisais des digues et dunes, que tu cernais de douves aux courants absents. Tu dessinais des machines princières à fuir le temps... Puis tu déambulais le long des lignes de cirrus qui surlignaient la mer : loin de

Poèmes en prose IV

ma propre voix de femme. Oh, bien loin de mon infime puissance de mère - si loin de ma misère - !

409- Alors venaient vers nous... (37)

En moi je me disais : « Prends donc de tes forces, ô femme : car vois comme il court, ton fils ! Vois comme il saute et tressaille. Comme il danse sur la ligne effarouchée de la mer ! Vois comme il rit, tel un bélier ardent, sur la cime des jours ! Vois sa silhouette longiligne, son allure filiforme. Vois sa démarche s'affirmer, sûre d'elle-même et qui, tel un roc de grès tonitruant, ira te glorifiant ! Vois comme s'élabore sa gestuelle galante, sa gestuelle de feu. Certes, ses formes de corsaire portent encore en lui son vieil imaginaire d'enfant. Mais toi, tu couves sa lumière de ta sagesse, emplie des latitudes de son ciel, tout en sachant au fond de toi que la terre elle-même ne lui résistera pas ! Et ses muscles qui s'ambrent paisiblement sous cet astre cuivré ! Et sa peau qui brunie sous la cambrure jaune du soleil, telle une merveille qui se gorge de vie : n'est-elle pas si suave et claire, et si brillante à croquer, cette peau qui sur lui étincelle ?

Car son pas ne sera plus qu'allégresse, désormais. Sa nage est souple et se laisse bercer dans l'onde des courants. Elle devient magique, elle devient la vie, le reflet même des étangs ! Rien ne résistera à sa mesure de vivre, maintenant que son âge, devant toi, a pris forme définitive, quoiqu'un peu frêle encore. Rien ni jamais ne lui résistera plus, tandis que tout son être pour lui-même restera un acquis ; et qu'elle est par lui-même conquise, cette force qui, véritablement, deviendra sienne, et tu t'en souviendras. Lentement, ses attitudes prennent possession de son espace - de cet espace ancien qui autrefois était le tien, ô femme-mère, ô terre des vivants -. Désormais, ton souffle ne s'élèvera plus que pour lui seul : oui, lui seul, pour qui tu sus te donner tout entière, un soir tremblant, tandis qu'il vint à toi, sans espoir de retour - et tu vis aujourd'hui la puissance de son regard ! -.

Suspends ton souffle, ô femme ! Dans sa facilité à donner l'illusion de sa joie et de sa clarté, il devient ta raison même de vivre, ce fils que tu aimais. Sa venue est ton monde ; un monde pour lui seul, et

Poèmes en prose IV

cette mesure pleine te remplira de joie. Mais comment vivras-tu, s'il s'en va au lointain, toi qui sus tout donner : et jusqu'à cette vie passionnée ?

Car aux Andes du ciel, oui, il se livrera ! Aux monts blonds des soleils, il ira ses rires évidés accrocher. Ses larmes acidulées n'auront plus de frontières et la mort, toujours, se tiendra raide à ses côtés... Car au jour bleu qui point, dans cette gloire ailée, un peu le déliera du sort de ses mondes figés. Aux merveilles des nuits, il saura libérer le champ de tes attentes. Les caravansérails ne seront plus, pour lui, qu'évanescentes lumières... Ce qui le retiendra ici ou même ailleurs : nul au monde ne le saura ; pas même un œil perdu au sein de ses sommeils !

Quelle place désormais sera la tienne, ô femme, alors qu'au vent de tout cela, bientôt, tu seras livrée ? Toi qui reprends ici courage et te blottis contre ses bras : seras-tu épargnée par ce sang qui frémit ? Toi qui anciennement fus si tendre à son cœur, mais ne le fus jamais que trop peu de fois - et tu te souviendras de ces moments fugaces de ses premières colères ! -, comment rester comblée par ce fruit qui mûrit ? Ou serais-tu, de sa vie qui s'enfuit, déjà l'oubliée ? Car toi qui l'a nourri de tes tendresses chéries, autrefois : quelle place sera la tienne, désormais, au creux frileux de lui ? Seras-tu un objet de son rêve passé ? Ou celui, glorifié, de son être à venir ? Qui donc saurait le dire ? Et quand bien même lui-même saurait, au plus profond de son intense cœur, au plus sincère de l'insondable empire de ses sens, prédire le mystère insensé de ses souvenirs : saura-t-il à ce point te le dire ?

De joie ou de douleur ? Reprends courage, ô femme : car ce n'est pas ici que sa vie répondra. »

410- En moi je me disais... (36)

Toi, tu grandissais encore et fortifiais ta vie - ô ces dangers de ta grandeur, mon fils - dans l'amour des ronciers. Ta force s'amplifiait ; atteignait des sommets : homme parmi les hommes, au sein des nuits immaculées... Durant ce temps où les courants au lointain t'emportaient, comment n'as-tu pas vu vieillir ta mère : elle dont le corps peu à

Poèmes en prose IV

peu se tassait, tel un lilliputien ? Mon être s'asseyait au coin du même poêle, aujourd'hui par toi délaissé. Mes membres étaient chétifs - devenus si chétifs -, et chacune de mes pensées se mettait à trembler. Mon regard, cependant, gardait ses émotions intactes comme des vagues inachevées... Mais ta mère, telle une sentinelle envolée, ne se levait même plus, parfois, lorsque tu revenais.

Car tu partais aux quatre vents, et peu souvent me revenais. Tes visites, tels des éclairs parfaits, s'écourtaient. Leurs intervalles, incidemment, s'allongeaient. Car tu courais au ciel et parcourais la mer à longueur d'années. Toi, tu courais sur les ondes du temps, et le soleil plongeait toujours de ton côté. Tu riais de tes forces naissantes : mais ne voyais-tu pas combien ton sourire me lézardait ? Tu chantaïes toutes tes plaintes, même les plus infimes, avec une telle félicité, mais tes yeux ignoraient ce que ta mère vivait. Mon soleil s'unissait à toutes tes splendeurs, c'est vrai : mais c'était sans éclat et très péniblement - sans conviction aucune -. Et cette odeur humide et froide qui subsistait au creux de ma maison, même au for de l'été : c'était comme un ancien résidu de ma vie qui rouillait, se consumant peu à peu au fond de sa prison...

Car il subsistait en moi ce quelque chose de l'hiver, et qui commençait de briller. Une lenteur nouvelle, une tendresse paisible et inaccoutumée se faisaient jour autour de moi : cette nouvelle et frêle destinée. Il y avait en moi tant de germes de la sagesse, de fragiles beautés. Tant de merveilles inachevées qui me fuyaient aussi. Oui ; mais tout cela en moi sommeillait ! Mes robes ne se grisaient plus aux murmures du vent - comment le pourraient-elles désormais ? -. Elles qui furent légères et, parfois, s'envolaient au moindre souffle de vent... Mais ma vie s'est ternie à jamais. Pourtant, toujours je resplendissais, comme par habitude, d'une modeste étrangeté intérieure, lorsque tu me revenais... Comment n'as-tu pas vu cela ?

Certes, tu me faisais sourire aux sons des olifants, chassant d'imaginaires fourmiliers. Par des barrissements d'éléphants imités, j'étais par toi à l'autre bout des mondes transportée ! Tu portais avec toi et tu portais en toi tous tes rêves d'enfant ! Toutes tes sirènes de brume, tes vestiges de gréments qui t'accompagnaient. Oui, et tu les déposais sur mes plateaux d'argent ! Car tu portais sur toi toutes ces odeurs

Poèmes en prose IV

d'épices, la force des piments. Tu portais toutes ces couleurs fortement enivrantes, tel un prince de sang de tes journées... Parfois, tu jouais à me parer un instant de modestes atours ; mais tu les destinais à d'autres, quelques jeunes amantes... Ces colliers, oui, sur moi, semblaient retentir mollement, telles des musiques magiques ou de pieux enchantements : mais n'était pas pour moi le son de ces breloques imitées. Puis tu me racontais tes sacrifices sous la lune ; tes soirées d'esquimaux à la peau crevassée. Mais tous ces contes ensorcelés n'avaient aucune prise sur moi, car j'étais trop absente pour t'écouter... Tu me donnais ce maigre souffle de ta vie ; mais en moi, pourtant, il commençait de s'épuiser, ce souffle ténu qui alors m'habitait, dès cette porte que tu passais... Comment n'as-tu pas vu cela ?

Car toi, mon fils : saurais-tu me le dire, à moi aujourd'hui ? À moi, parvenue à ce point de ma vie ? Saurais-tu me le dire : où donc se logeait-elle, ma joie ? Et où fut ma douleur lorsque je t'écoutais ?

411- Toi, tu grandissais encore... (39)

Car ce fut bien ainsi que commencèrent mes douleurs ! Ô toutes mes tendres douleurs, que j'aimerais vous avoir oubliées à présent ! Car tu as retrouvé mon vrai visage de mère, un jour... Et ce visage était vieilli. Tu sus le retrouver, pourtant, cet emblème flétri, et comme perdu sur le bord de ta route. Et moi, te retrouvant pleinement, j'ai recueilli ton visage blessé ; ton allure meurtrie sous un fort teint de marbre : un teint descendu du creux des cimetières. Tes traits étaient livides et m'ont heurtée si douloureusement, d'un coup, comme un tourment qui serait venu me frapper en pleine lumière ! Et cette réalité s'est imposée à moi, sévère et implacable, tandis que dérivait au loin le souffle ancien de nos images passées.

Ce dont je me souviens d'alors : tu me disais que mon visage était une forêt d'une luxuriante beauté... Que le triomphe de mon sourire traînait toujours autour de moi, telle une éternité. Puis tu louais le noir exquis de mes cheveux anciens - cette noirceur d'ébène que tu avais aimée, jadis, lorsqu'elle resplendissait -. Qu'ils étaient lisses ces

Poèmes en prose IV

cheveux – soudain, je m'en souvins lorsque pour moi tu évoquais ceci ! - et qu'ils tombaient si lourdement en plis souples et arrangés. C'était du temps où je m'emmitouflais d'amour pour toi. Du temps où je couvais ton corps de mes rêves de sainte : portant vers toi tous les reflets de mes sombres miroirs.

Car je fus en ces temps ton premier sanctuaire : pour toi, mon fils. Oui, je fus une forêt magique, mais jamais tu ne sus me le dire ! Et tu ne sus jamais chanter pour moi ce long corps élancé, ni ma silhouette fragile - mais comment un enfant aurait-il pu le dire ? -. Et tout ce que j'étais pourtant, comme tu l'adorais ! J'étais ton chaud soleil au creux des vignes parfumées. J'étais lovée parmi les odeurs fraîches de la nuit, ou celles à rendre ivre. Pour toi, j'avais su éclipser la beauté folle des amaryllis ; ou celle, bien plus secrète encore, du ballet incessant des abeilles : tous leurs bourdonnements pour un temps dispersés sous mon charme exprimé. Puis pour toi me répandais dans cette immense et magnifique clarté des longues après-midis de printemps... Par ma seule présence, mes formes, pour toi, imitaient mollement le galbe des colonnes. Le grain de leur granit au creux des architraves... Et tout cela jetait bien malgré moi les bases de ton palais, de ta demeure imaginée... Comment aurais-je pu savoir tout cela ?

Comment n'as-tu pas su me le dire ? Comment n'as-tu pas su me dire ces mots qui aujourd'hui te viennent aux lèvres si aisément, telle une source de bonté ? Et quelle est donc cette force si impétueuse et puissante à la fois qui te jeta au fond des golfes, pour t'exiler loin de mon être ? Loin de ces mots que tu rêvais pour moi... ? Car tu les as lancés si loin, dans la pénombre des palétuviers, les ramenant aujourd'hui si tristement vers moi, dans ce moment tragique où nos vies se déchirent !

Car aujourd'hui, tandis que tu me reviens, terne et triste comme un être aboli, presque sans vie déjà : oui, tu es morne et défait comme une pierre... Tu portes en toi cette blancheur des marbres dépecés. Tu portes ces traits blanchis d'un bloc abrupt, lorsqu'il est abattu sous le marteau des carriers. Tu te raidis déjà, telle une dalle géante, sous ce manteau sombre des gisants : toi que la vie a blessé ! Et tu t'allonges ainsi, et reste lourd à mes côtés, comme blotti dans le sombre de ma

Poèmes en prose IV

douleur : et mon amour sans toi est comme déserté, sous l'œil ardent
d'un monde sans pitié - et ma joie, pour toujours, est comme lapidée... -.

412- Car ce fut bien ainsi... (35)



Visage sur fond rouge, crayons de couleur sur post-it
© Xavier Hiron, vers 2000

Et moi, je me souviens de toi, de ce que tu étais. Je me souviens de toi, de tes profonds baisers. Tu étais l'or dans ma lumière. La prairie de mes jours - et nous étions noués au creux des herbes folles, au feu de notre amour -.

Oui, tu es venu au monde, mon cher enfant, dans cette candeur de l'hiver apeuré. Toute inquiétude et toute agitation vers moi montaient - oh, comme je m'en souviens ! -. Mais tes bras frêles, ton sourire ingénu : moi qui n'ai pas voulu les écouter ! Chaque nuit, ta voix me réveillait. Tes gestes me happaient jusque dans mon sommeil, et moi j'étais ensorcelée. J'étais accaparée par cette voix si claire qui par ton sang frêle qui battait s'élevait. Par ta chaleur exquise d'enfant, aussi : ta force immense de vivant... J'avais su calibrer mes gestes à ta mesure -

Poèmes en prose IV

cela, je m'en souviens -, et toi, tu dispensais les tiens vers l'autre terre, une autre lune, ce soleil échappé, tout en rêvant obstinément à d'autres océans.

Tes chères boucles dorées flottaient déjà au vent vers un ailleurs émerveillé : et moi, j'étais ta mère et je te soutenais... Comme une vague triste et lointaine de l'onde, comme une lame meurtrière, cette inquiétude en moi grandissait. Comme un ferment actif, une récolte inavouée, cette inquiétude en moi s'amplifiait à chaque pas que tu faisais ! Et elle grandissait encore un peu plus chaque jour, sous chaque bruissement des pas que tu faisais, comme tous les galets d'une mer agitée.

Tu grandissais pourtant, inexorablement. Les elfes de la forêt t'appelaient, en susurrant vers toi leurs légendes et leurs secrets. Des fées sereines te guettaient au-delà des ondées, et je te retrouvais trempé, au doux matin de tes veillées. La mer, au loin, s'agitait comme une vieille fille dérangée, et toi, tu la frappais de tes souliers. La mer : elle qui t'enlevait... Car elle avait gagné, telle une ensorceleuse ! Par elle, tu me fus enlevé tel un fêtu de paille, et toute angoisse subitement me venait ! Tu résistais pourtant, et tu te débattais - ô cette force glorieuse qui te gagnait ! -, pour mieux vers elle t'en retourner et mieux te laisser mordre à ses baisers !

Plus tard, la nuit étant tombée, tu revenais vers moi et te faisais sécher sous le clair de l'été. Puis nous déambulions sans un mot prononcé, et ta vie magnifique nous escortait. Nous dînions sous un arbre ; le souffle d'un zéphyr nous saluait du haut d'une apogée. Le soir tombait. Tous les jours, devant nous, nous fuyaient... Oui, je me souviens de toi, perdu dans tout cela ! De ce que nous étions alors : cernés par les lampions dans l'air et les bruyères qui nous accompagnaient - ô mes fêtes imaginaires... -.

Parfois, je déambule aux havres d'une grève profonde et immobile. Le soir est tombé sur ma vie, comme tombe le caillou dans l'immensité farouche de la mer. Les algues abandonnées traînent tels des corps blessés - cette préfiguration des souffrances à venir ! -. Ces algues figurent pour moi ces corps damnés, qui disparaissent avec toi dans l'épaisseur de la nuit étouffée en se tordant dans les derniers

Poèmes en prose IV

sursauts de mer. Ce sont des corps exsangues, comme désénergés,
sans consistance aucune - des corps mêlés de mousse et de marée -.

Or toi, mon fils, à l'image de ces algues abandonnées : me
laisseras-tu aller seule à la mort ?

413- Et moi, je me souviens de toi... (34)

Car tu m'as laissée seule aux rives de ton absence... Aux rives
des souffrances, aux larmes inachevées : puisque plus rien n'a d'avenir
pour moi. Puisque aucun avenir ne porte plus son espérance de vie ;
puisque le vide étreint ma face blême, ma pâle délivrance : voici que je
suis restée seule par toi. Aussi vais-je dans mon silence, gagnant un peu
de joie à traverser la chambre, à sortir sur le pas de ma porte - à me
remémorer l'enfance -. Ainsi tu m'as laissée ici et je suis devenue
l'enfance.

Parfois, je déambule au gré du vent lointain, dans le
ressouvenir de cette ombre que tu as jetée à la mer. Car tu étais vivant,
autrefois, et ton souffle, à travers elle - à travers cette mer -, me semble
parfois vouloir respirer encore, dans son haleine agitée qui me déchire
les chairs. Le sable cingle mon visage, telles des piqûres d'abeilles, et
mes voiles qui s'entortillent, comme pour s'échapper, se mêlent à ton
âme qui s'évapore... D'autres fois, lorsque la mer se retire, mes pas me
poussent jusqu'à ces corps démembrés des coques de navires,
chavirées sur des grèves profondes, dans des criques de solitude. Je
vois ces ombres se disloquer sous les à-coups de l'océan ; se disperser
leurs grands squelettes dépecés, aux arrêtes saillantes de leur passé.
Les galbords déchirés, leurs membrures brisées sont à vifs. Seule la
lumière grise qui doucement les caresse semble les apaiser de leur
juste souffrance - cette belle et langoureuse souffrance... -. Et moi, je ne
sais si je dois me placer du côté de cette longue souffrance, ou de celui
du repentir.

Ma vie s'active un peu de cette nonchalance. Certes, il n'y a rien
à saisir de concret, dans ces images du passé, et l'impalpable est deve-

Poèmes en prose IV

nu mon quotidien. L'insaisissable est devenu ma loi. Et qu'il est bien modeste ce destin : mais ainsi est celui d'une mère ! Car nous, les mères, allons notre chemin, sans connaître les règles, ni même l'itinéraire. Sans même en deviner la fin. Car oui, en vérité : nous ne serons jamais vaincues que par nous-mêmes. Comme je te voulais, mon fils ! Mais qu'ai-je bien pu te donner, en retour ? Personne ne m'y avait obligé. J'ai voulu tes baisers, plus qu'une amante blessée. J'ai voulu tes amours, plus qu'une tendre éternité. Et toi, tu m'as donné cela ; oui, tout ce que je réclamaï, et tout le reste en prime : cette joie enivrante, que je n'avais pourtant pas méritée... Tu m'as donné cela sans jamais rien promettre, sans m'assurer de ta clarté - et de cela aujourd'hui je te sais gré -. Or si au sombre tu t'en es allé te cacher désormais : comment pourrais-je t'en porter grief ? Car je me suis bercée de ma propre illusion. Je me suis consumée à mon propre feu. Oui, j'ai tant brûlé d'amour pour toi et qui m'a si souvent bercée... Tu m'as calmée de tous tes jours, de tous tes soirs accumulés, et moi, t'aurais-je tout demandé en retour... ?

Car mon chemin est fait de vide désormais. Il est constitué de ces tout petits riens, comme d'un vide immense : ce vent que tu as tant chassé. Et il revient alors vers moi, ce vent que tu chassais, et me caresse ou me lacère - je ne sais plus -. Mais il est là et me porte sa compagnie. Il me parle de toi, me rappelant ta fugace mémoire. Il fige en lui nos vieux et pieux souvenirs, ces profonds souvenirs, ainsi que toutes tes paroles : elles, bien qu'incomplètes, bien que mouvantes, devenues dérisoires... Mon chemin est serein, certes ; il me porte vers toi comme va une mer : mais sa parole à elle est sans mystère. Et moi, je reste des jours durant devant cette étendue qui brille d'un vide immaculé, et qui t'appelle. Elle et moi sommes devenues telles deux lourdes statues terrassées : si vastes et si brûlantes à la fois ; mais accrochées au portique d'une identique éternité qui nous déchire. Mais nous restons ensemble, nos âmes pleutres enlacées, à regarder cet abîme infini de l'hiver, dans cette attente d'une image qui ne reviendra pas. Posées là, nous nous faisons face l'une l'autre, telles deux femmes lasses mais obstinées. Car nous sommes deux, désormais, à confondre nos deux peines... Oui, nous restons là, comme liées l'une à l'autre, à regarder les jours navrants et les semaines qui passent : tels deux êtres soudés à une même éternité. Deux sœurs à l'âme errante : telles deux femmes qui espèrent...

Poèmes en prose IV

414- Car tu m'as laissée seule... (41)



Visage sur fond rouge, crayons de couleur sur post-it
© Xavier Hiron, vers 2000

IV/ PARENTHÈSE TAHITIENNE

ou

LA VIE HEUREUSE

Nuages blancs. Puis la dernière image dont je me souviens de cette vieille terre : la vue sur des bocages. La mer, le Groenland. La banquise et ses contours. Sous une lumière voilée, la glace paraît grise.

Poèmes en prose IV

Plus loin, entre Groenland et Labrador, un fort blizzard, sans aucun doute, aura laissé filer ses longues traînées de neige blanche qui s'effilochent lentement sous la dérive des mers. Le Canada. Puis le grand Nord. Le pays des lacs et des eaux. Une terre qui semble toujours en formation. Qui semble un long chantier piqué de mille pointes d'eau. Et ses flaques instables qui brillent au soleil, avec l'esquisse des rivières à leurs côtés : elles qui pendent longuement, comme des bras trop lourds et sinueux. Et la terre, enfin, qui les enlace tendrement de ses dessins inaboutis... !

Ces mille éclats qui scintillent. Ces mille teintes qui brillent. Et si peu de végétation. Ou si rare. Si rase et si fluette aussi. Ou serait-ce l'œil de l'altitude qui gommerait tous ses infimes reliefs ? Pourtant, elle demeure rare, cette végétation, jusqu'aux abords de Los Angeles. Avant, cette nature est rude. Cette nature est rêche et rebutante et, sur des milliers de kilomètres, présente des damiers quasi parfaits. En somme, une véritable marqueterie terrestre de champs orthogonaux qui voudraient comme nier - bien que ceux-ci ne subsistent qu'à l'état larvaire - les plus féroces développements des paysages sauvages.

Car voici les Rocheuses. Voici les plaines souples. Les monts et les châteaux de roches. Toujours, vu de cette distance immense du fuselage, si peu d'arbres. Et puis cette rigueur qui en impose. Et longues aussi, voici les étendues des monts couverts de calottes neigeuses. Des monts presque glaciaires. Rondes et lisses, d'autres calottes s'affirment et, à peine un peu plus loin, tel un rapprochement des deux extrêmes, des déserts froids et des déserts torrides - mais on ne saurait dire lesquels sont lesquels - étalent leurs roches rouges près de longs lacs salés. Et toute cette eau réellement absente... ! Et toute présence humaine est comme disséminée, de loin en loin. Essaimée sur une lande vieille - sauf une ville surprenante qu'accompagne solennellement une mine à ciel ouvert -. Son mont est excavé. Sa montagne inversée sur une roche jaune. Puis gicle une couleur gris-acier en son centre béant. Mais encore et toujours, quoique éparses pourtant, ces interminables marques géométriques. Ces obscurs témoins d'activités humaines. Un chemin droit s'est perdu dans le sable... Puis des forêts, enfin ! De longues et belles forêts, avant que de plonger vers Los Angeles. Car c'est bien là qu'elle nous reprendra, au final, la ville... Là où son esprit de quadrillage culmine !

Poèmes en prose IV

Il nous sera donné une heure et demie seulement : pas une minute de plus. Puis à nouveau, redécollage. Mais au-dessus du Pacifique, cette fois-ci... Et cette fois, la terre est vide et bleue d'eau. Quelques îlots survolés (les îles Marcos) et désertiques, ou bien privés. À la suite de quoi, l'océan reste seul, comme un tapis à nos côtés. Plus haut pourtant... ; oui, plus loin que cette immensité, une autre mer, bien plus paisible qui sommeille : celle des nuages. Et dormir avec elle, tranquillement, comme étendu dans sa splendeur, comme roulé dans sa lumière. Vu du cockpit, on glisse lentement, plus qu'on ne vole. On glisse sur les ailes des anges - si ce n'était le bruit ronflant des moteurs à nos oreilles ! -. Le temps est long, bien sûr... Et avec lui, cette lente agonie de l'astre du jour. Car en effet, tout semble s'allonger à cette suite mouvante des rayons du soleil... Puis l'arrivée, de nuit, sur les flancs d'un rocher. C'est Tahiti. Premier jour.

415- Nuages blancs. Puis... (34)



*Arbres de mon jardin (en attente de retrouver les photographies
N&B de 1992) © Xavier Hiron, 2015*

Poèmes en prose IV

Humidité. Chaleur. Le ciel lui-même semble mouillé, bien que la pluie ait cessé depuis longtemps. Au matin du réveil, tout cet embaumement des fleurs sucrées ! Tous ces parfums fanés des fleurs de mon collier. Tiarés. Mais on perçoit cette proximité américaine. Éveil et éclaircie dans les jardins du musée. Le ciel est gris, au lointain. Et les rouleaux qui se fracassent, venus de l'océan, malgré le peu de vent. Puis quelques cris d'oiseaux jetés sur le jardin. Leur présence est nombreuse et non effarouchée. Comme l'est, elle aussi, cette végétation toute mêlée d'arbres, de fruits, de fleurs... Végétations qui ainsi s'étalent sur des pelouses exotiques, qu'encombrent par endroits des noix de coco et de lourds gallinacés. De longilignes cocotiers, bagués de zinc à mi-hauteur, s'alourdissent de grappes rondes où s'accrochent, près de leurs troncs, leurs gros fruits verts et non encore tombés. Au fond du paysage, à l'arrière-plan des nuages, des montagnes se prélassent, la cime comme arborée. Et là, malgré cette absence latente du soleil, cette promesse déjà qu'il fera lourd...

Le temps ici possède une valeur universelle. Ici, les minutes sont plus longues. Elles durent interminablement, tel un monde. Or rien ici n'est vraiment en action - ou l'on côtoie de l'immobile -. Car certes, les froissements des feuilles sont immobiles. Les roulements des vagues sont immobiles. Et ceux des pluies sont immobiles. Ceux des vents, aussi, sont immobiles. Et les gouttes tranquilles vont, tels des astres immobiles. Le va-et-vient grisant de cette multitude des oiseaux qui grouillent ! L'agitation est immobile sur l'herbe rase... Certes, que tout cela est lent, que tout cela reste immuable. Certaines de ces bestioles paraissent énormes, et leurs plumages sont soignés : ainsi, ce coq noir et luisant, haut perché sur ses deux ergots jaunes. Certaines, au contraire, sont ridiculement minuscules et frêles. Mais leur immobilité reste tangible. Et toute cette lenteur ! Cette lenteur exacerbée des noddys noirs, des sternes bicolores, des frégates agiles qui glissent sous le vent. Cette lenteur des ailes qui viennent jusqu'à vous et presque vous frôlent dans cette humidité de l'air. Un autre monde jaillit du ciel. Puis fin, déjà, d'un autre jour.

416- Humidité. Chaleur. (20)

Poèmes en prose IV

Ici est une palette extrême de formes. Et des couleurs s'y joignent, s'y surajoutent... Et cet autre exemple qui fait foi : les blattes, ici, sont plus longues - comme des doigts - quand les fourmis sont trois fois moins grosses qu'ailleurs ! Mais nous avons besoin de vivre ces sortes de contrastes. Ces dépaysements forcés plongent obscurément au fond de nous, rassurant cette vague contrée lointaine de notre entendement. Et nos cerveaux par eux s'évadent. Car tout ce qui d'ordinaire reste sagement enfoui au fond de nous, ici, à Tahiti, affleure. Tout : tels ces rouleaux qui nous emmurent... Tout ! Et jusqu'à l'océan lui-même, qui méthodiquement insiste autour de nous...

Plus loin, la roche basaltique est noire. Elle est humide, elle aussi. Et ronde, à gros pores. Elle ne prendra l'éclat d'aucune arête acérée. Seulement, elle remplit la côte pleinement, ne se souciant de rien, que de sa lourde pesanteur. Car elle encombre la vague. Elle se fracasse sur le sable des plages. S'émiette doucement en gros galets bosselés. Certains, qui sont comme vernis par l'eau luisante, rehaussent utilement leurs teintes grises de toute une pesante galaxie de paillettes constellées. Un bleu couleur azur. Un autre de cobalt. Un gris teinté d'acier. Ou cette chaude couleur brique. Et ces éclats sont tels des inclusions laquées où côtoie l'olivine...

De fait, le rare sable est noir, à Punaauia, pointe des pêcheurs. La vague lourde frappe intensément, et c'est tout l'océan qui, dans notre dos, résonne. Sombre et gris. Gris sombre des plages. Grave et austère, ce sombre est surmonté d'un volcan noir (c'est Morea) lorsque s'absente la lumière. Ce sombre noir est l'océan lui-même, et qui éructe et tonne. Et lui-même cherche si assidûment à imiter ces pieux reliefs ! Il y joue, servile. Y danse parfois. Lui, fébrile, tel un maître de cet art qu'on nommerait mimétisme. Puis il joint à grand-peine, sur ses crêtes moussantes, une vague d'écume évanescence, verte, couleur illusoire... Et le ciel, enfin, vient couvrir tout cela de son œil de silence. Car le ciel ici couve. Et ce ciel crève, soudain, vivant, désespéré. Car son vieux gris insiste, sinistre, quand sa pluie fine pleut, enfin, de sa plus forte densité ! Il pleut sur nous, soudain, et d'une intensité puissante ! Car voici que sur nous est descendu un jour, et qui serait comme l'émanation fébrile d'un ciel enfin libéré.

Poèmes en prose IV

417- Ici est une palette extrême... (22)

L'aube blême et molle à cinq heures. La noire parenthèse s'est levée. Et ce déchaînement, soudain, des gazouillis d'oiseaux ! Du chant des coqs entamé - mais bien modestement, il est vrai - il y a plus d'une heure. En vérité, les coqs, sur cette île, chantent obstinément à toute heure du jour et de la nuit. Ou presque. Ils chantent, alliant à leurs cris, poussés en sarabande, une pusillanimité extrême. Joies de ces cours aux errements débridés. Et cette autre démesure du désir d'exulter... !

La pluie lascive ayant cessé, une fraîcheur, pourtant, subsiste. Mais elle est moite, déjà, et insensiblement douce à respirer. Par la baie largement ouverte, un grondement sourd se répand en son sein : le bruit de quelques violentes machines qui attisent le ciel. Ou comme ces bruits infernaux des moteurs qui broient tout. Qui cassent et concassent de leurs larges écumes d'eau, dans un profond déferlement d'enfer. Des vapeurs noires. L'océan, vu ainsi, est de force vitale. Il est infatigable. Il est d'une vigueur qui lèche, plus qu'elle ne consent à vous laver de son eau fraîche. De cette eau si salée... Mais gare à celui qui, par mégarde ou simple mésaventure, serait frappé à mort par cette force violente !

Ce face à face tragique avec la mer ! Mais le mot mer, sous les tropiques, m'est plus pénible à employer que celui d'océan. Car de toute évidence, la force, ici, est mâle. Et elle est magistrale. Et cette image d'un mouvement tangible est de force première - une force répétitive... -. Lancinante obsession, tandis qu'une île, à ses côtés - ô doux miracle de deux mondes l'un à l'autre jetés ! - est d'une symbolique obstinément féminine. Car symbole elle l'est, par ses deux formes circulairement accolées (ses deux volcans éteints). Et serais-tu de cette essence féminine, ô toi, mon île... ? Toi, tes deux cercles dressés au levant, frappés d'une force qui dérive... ?

Et encore : des craquements sinistres, comme cette image sonore d'un navire ancien dont la coque, carapace vaincue, grincerait sous les assauts des déferlantes. Des bruits de bois déchirés retentissent, tandis que se retirent les eaux d'entre les pierres assiégées. À chaque vague moussue, aérienne comme du lait qu'on échaufferait, cette bouffée prégnante de sa chaleur. La vague est

Poèmes en prose IV

couleur noire. Elle aussi, elle est chargée de grosses particules. Elle s'effondre sur le sable noir, surmontée d'une écume qui danse. Son embrun, dans l'air, se dissout, et coule sur nos joues. Un pêcheur attentif reste sereinement assis à la pointe de sa pirogue. Il est sec et vieilli, comme un épouvantail décharné. Et délavé par la lumière, il scrute assidûment la ronde vague qui rampe au-dessous de l'horizon. Car il tente d'y lire le temps qu'elle prédit. Et la scrutant toujours, il reste là, indécis qu'il est à se jeter parmi ce bouillonnement sévère, lui et son étroite embarcation à balancier. Puis à lancer ses grands filets sur ce tapis de vagues creusé par d'innombrables bosses indomptables... !

Puis les forêts mouvantes. Puis les pointes levées à un mètre au-dessus de nos têtes. Et toujours ce grondement de la mer, lorsque se forment sur toute la largeur de son horizon bleu les longs rouleaux qui s'étirent. Sur son front, ils s'avancent, suspendus dans le temps. Durant un long moment, ils restent suspendus ainsi et, comme des éperons longuement penchés sur le ressac, ils plaquent magistralement leurs vastes coups de gifles sur le rivage stoïque, effondrés en fracas. Affres. Affres et sérénité. Alors on rentre. Dans nos mains pleines, comme des grains arrachés à la mer, cette vague moisson de coquillages inertes, enroulés sur eux-mêmes. Ces blancs coraux usés. Ces purs cailloux dépecés par le vent. Acropora, ou corail branchu. Et ce teint blême des porcelaines tant admirées ! Et se propage encore, et sans faiblir - en aucune manière ! - cette rumeur qui s'étire dans notre dos, et que l'on feint bientôt d'ignorer. Menace des rouleaux. Et cette omniprésence aussi : voici que va finir un nouveau jour.

418- L'aube blême est molle... (37)

Et soudain, le soleil est revenu. Et ainsi sont revenues de nouvelles plages blanches. Ou qui paraissent de nacre - mais qui sont presque toutes blanches -. Et des coraux jouent à fleur d'écume. Et les accompagnant, ou bien les sublimant : de très larges fleurs jaunes. Quelques-unes sont frangées de rouge sombre, comme un ornement fragile à l'extrémité de chaque corolle. Car voltigent ces fleurs qui, avec le vent, viennent se poser sans le moindre à-coup dans l'ampleur chaleureuse d'une robe fanée. Elles viennent se poser sur le lagon

Poèmes en prose IV

fermé. Et cette eau calme du lagon les accueille. Et ils glisseront ensemble - l'eau et le lagon, conjointement aux fleurs - ; et ainsi, eux tous ensemble rassemblés, majestueusement parés les uns des autres, ils dériveront vers l'infini doré d'une barrière corallienne où se déversent les fureurs. Car brisée au lointain, l'eau qui m'entoure est plus étale que celle, dormante ou séduisante, des étangs les plus sages. Plus tard encore, leurs robes jaunes me reviendront, froissées, plissées, pliées, cramoisies ou brûlées. Imbibées et flétries : parures à jamais décrépites...

Eaux bleues, encore, et réverbérations solaires. Des alevins y dansent, heureux et multicolores. Puis ce retour vers l'herbe jaune des abysses. Cette douceur exquise... Des tourterelles aux parures sobres et exotiques, paradent et roucoulent. Leurs chants nuptiaux forment un écho à la frange de la lumière. Les merles des îles et les Moluques, eux aussi, sont de couleurs exotiques. Mais toute leur allure garde de leurs lointains parents cet air hargneux et fier, et épouvantablement vindicatif. Idem pour ces oiseaux dont le cul est adorablement coloré d'un rouge carmin. D'un vif éclat ardent et clair : les Bulbuls. Et ils miaulent, ces oiseaux. Ils miaulent intensément dans le jour, ce me semble, plutôt qu'ils ne sifflent ! Couleurs. C'est la fête des couleurs. Et cette flétrissure des fleurs qui se devine au loin. Nous aussi, nous refaisons des chemins à rebours. Et terriblement insolents, nous les refaisons encore et toujours : car ils sont plein d'une violence inexpressive dont s'imprègnent les îles. Au-dessus de la fête, c'est aujourd'hui un lourd soleil qui insiste. Puis vient la fin d'un nouveau jour.

419- Et soudain, le soleil... (20)

Poèmes en prose IV



*Arbustes de mon jardin (en attente de retrouver les photographies
N&B de 1992) © Xavier Hiron, 2015*

Multitude des errances. Et multitude des chiens errants. Les pelouses du musée sont une vraie basse-cour - au sens littéral du terme - où machinalement, autant qu'invariablement, s'activent nombres de poules inquiètes que suit, sans aucune distance, un essaim de piailllements criards, eux préférés par leurs récentes couvées. Les coqs parquent, fiers. Ils ne sont que fierté, et parquent étonnamment, mais leurs trajectoires sont fermées et sans motivation. Leurs trajectoires sont hésitantes. Car ils ne sont rien d'autre, exactement, qu'errance monotone...

Parfois, les chiens s'allongent pour une longue sieste ensoleillée. Une poularde aux cuisses dénudées tente d'escamoter sa cuisante infortune sous d'ombrageux fourrés. Mais cette errance est tahitienne. Car elle est telle et infailliblement, et se régénérant d'elle-même. Puis elle mènera toujours, inéluctablement, vers une sombre plage blanche, vers sa rondeur féconde. Mais qu'il sera furieux, et terrible en même temps, ce grand embrasement des vagues, après l'immensité jetée - après tant de distances traversées - ! Et qu'il sera intense, ce lent écroulement, après toute saturation des bleus libérés ! Des verts et des violets éclaboussés, qu'ils soient solides ou bien

Poèmes en prose IV

liquides ! Voici donc cette franche rudesse des caresses anciennes, tel un amour perdu, à qui ne manquerait qu'une tendresse. Car ce qui, certainement, insistera en l'homme comme en cet océan, c'est ce souci d'amour pataud et tout empreint d'une impatiente violence. Telle une vague, telle une multitude d'errance, les voici retrouvés l'un à l'autre : l'homme et cet océan. Les sables et le soleil seront, par eux, comme ressuscités. Et cette multitude des chiens qui nous hante continûment... Un jour passe.

420- Multitude des errances. (16)

Sur la mer matinale, aux alentours d'un lagon calme, j'ai vu - doux sortilège des abysses - flotter les noirs ailerons d'un long cortège de requins. Un instant seulement, j'ai eu cette terrible naïveté de supposer qu'il s'agissait d'une aimable colonie de dauphins : cétacés bleus s'éboudissant au fil des vagues... J'ai cru à la douceur de leurs crêtes sauvages. À la suite de quoi, de très jeunes voyous indigènes, par leurs rires moqueurs, eurent tôt fait de m'en détromper. Plus tard, j'eus une explication : ces squales viennent là, à cette embouchure d'une modeste rivière, se souler des effluves rejetés d'une brasserie artisanale.

Alors, poursuivant vers le lointain mon furieux abandon, j'ai dû marcher des heures durant dans le lagon. Sans affabulation aucune, on eût pu presque dire : « sur le lagon. » Platitude d'une eau si peu profonde. Et cette grande sensation de dominer la mer ! Les lames s'y brisent sans relâche. Marcher ainsi au doux soleil, loin des midis. Parmi la vie multicolore et la vie foisonnante. Marcher ainsi, jusqu'à la croire paisible. Jusqu'à ce que, tout à coup, de mes pieds j'eus frôlé les piquants acérés des oursins violacés. Et que, plus loin encore, tout aux bords des trous noirs des anfractuosités du rocher acéré, dans cette eau à peine préservée, eurent pointées les nez bizarrement tronqués des béantes murènes. Il faut toujours se méfier de la beauté des mondes ! Et la savoir apprivoiser, aussi, cette beauté de tous les dangers. Ainsi, nous aussi ne serions que de bien frêles proies. Nous serions si fragiles, aussi. Puis vient la fin exsangue d'un nouveau jour.

Poèmes en prose IV

421- Sur la mer matinale... (15)

Se retourner enfin vers la montagne familière. Vers son volcan rageur. Car elle accroche à mi hauteur, au-delà de cette frange broussailleuse où s'entremêlent les verts les plus intenses, ces roches ferrugineuses qu'on appelle Manù. Ou littéralement : « Tais-toi. » Et sur ces roches-ci : des paquets foisonnants de nuages amassés. Cumulus les biens nommés ! Ils gisent au sommet, telles des balles de coton qu'on aurait engrangées pour l'on ne sait quelle cérémonie.

Dans ce grand alentour de l'océan précaire, l'azur reste intact. Il éclabousse tout autour, avec ses lignes éparées de fine brume blanche. La montagne, pour son compte, se coiffe obstinément de son vieux couvre-chef lugubre et dense. Mais de temps à autre, aussi, des rayons d'ombre pure filtrent par les nuages pour allumer : ici, parmi quelques lumières en demi-teintes... Ou là, sous d'incertaines frondaisons, dans un versant anonyme où coule une rivière. À Tahiti, toujours trop courtes sont les rivières, et fortement pentues. Et leur humidité sature l'air, comme un souffle tenace qu'exhalerait toujours une forêt malade. Et des frondaisons toujours les accompagnent. De grands espaces d'arbres... Je vois le vert plumage d'un petit perroquet jouer parmi cet air fugace. Puis fuser à travers les palmes raides des bananiers. Et tombent des gouttes chaudes. Tombe toujours cet orage bleu : car elles nous lavent de leur tiédeur, ces larmes calmes du soleil. Papeari est un écrin à la beauté sauvage... Et c'est l'averse courte. C'est de l'astre brûlant qui tombe jusqu'à nous !

Et en un rien de temps, le soleil a su cuire ma peau. Mes rougeurs sont devenues brûlures. Me tremper un instant dans la fraîcheur de l'eau des grottes de Maraa, espérant refroidir. Mais bel et bien : j'ai bel et bien été léché par la fournaise du ciel, par sa flamme invisible. Sans pouvoir m'y soustraire, ma peau garde les marques de ces morsures, comme de hauts tatouages solaires. Ô fraîcheur des onguents ! Mais être marqué à jamais de cette différence - comme si l'on vous avait exclu des soirs ! -. Mais qu'importe ! Passent encore et toujours, nombreux, de nouveaux jours...

Poèmes en prose IV

422- Se retourner enfin... (21)

Plages. Océan. L'eau et la terre. Ces alliés possèdent leur propre respiration, qu'il suffit d'écouter. Moins plaisantes sont les ordures accumulées par endroit, par un peuple de tous temps habitué à tout rejeter à même le lagon. Et cette forme plate des vagues, et celle des crabes qui se répondent, leurs carapaces biaisant sur le rocher. Mais d'où provient, en somme, cette incongruité qui les fait se ressembler l'une à l'autre ?

Lundi premier novembre. Féerique journée des morts. Jamais ailleurs je n'ai eu le loisir d'apercevoir un tel enclos dédié aux morts, qui m'eut paru aussi vivant. Des fleurs en quantité. Des myriades de teintes exacerbées sous un aplomb de la lumière. Des jardins et du sable tombal. De bas murets, et la puissance d'une peinture blanche dans la clarté. Des allées sont peuplées, à l'image des marchés, d'une foule pressante. Les tombes sont couvertes d'abris. Elles semblent des maisons en miniature que l'on aurait pour l'occasion remises à neuf. Tout, avec elles, vit d'un naturel profond. L'on s'assoit et l'on parle. Et c'est un monologue qui s'entame avec une autre partie de soi-même. Nous aurait-on enseigné à vivre notre mort occidentale avec autant de calme et de présence qu'en ces îles-ci, loin des orgues ronflants et de la dormance des pierres, que nous en ignorerions sans aucun doute toutes ces vilaines interrogations sur un probable devenir.

Puis revenir par le lagon. Voir ces alevins multicolores, encore et toujours. Être suivis comme une vague résonance par leurs prompts frétillements à la surface des eaux. Tandis qu'une ombre glisse en effarouchant un banc entier ! Un crabe robuste se cache sous un rocher, sa paire d'yeux rouges et violacés pointant seulement à sa lisière. Fluorescence des alevins. Bleus ou verts. Naissance d'une quasi-opalescence des corps à la lumière. Ou ces autres poissons, toujours solitaires, à rais noirs, que l'on nomme « Demoiselles », et semblant picorer inlassablement, telles de petites poules aquatiques... Puis viennent toutes les nuances des mauves. Car ceci est la fin d'un jour.

Poèmes en prose IV

423- Plages. Océan. (20)

Une aube nouvelle. Et de nouvelles étendues d'eaux plates et calmes se présentent à moi. Et ces grouillements de vie sereine subjuguent. Langueur. Cette tristesse des langueurs. Et continuent de bruire les grandes, les magistrales claques de l'océan, ces déferlantes sur les coraux. Car avoir tellement espéré vivre en soi ! Avoir tellement espéré vivre pour soi cette image magique d'une vie heureuse... Facilité et simplicité. La vie heureuse se nourrirait-elle de toute une ribambelle d'illusions raisonnables ?

Puis est effectué ce tour de l'île. D'une seule traite, en vélo. Accompagné du vert moutonneux des enclaves de sombre et sobre végétation. Du calme reposoir des végétations.

Et cet après-midi qui se termine au marché aux fleurs. Toutes ensemble, et plus que leurs voisines, elles possèdent cette fâcheuse faculté d'être d'un volume inaccoutumé, tel un épanouissement inassouvi. Et tout cet éclat avivé par leurs pétulantes couleurs ! Là encore, se reconnaît une once nouvelle d'exotisme. Puis, plus tard, vers le soir, parmi les chefs des cases et les femmes laborieuses ; parmi les clans éparpillés sur l'aire du village, la préparation du repas. Entre le feu qui couve et les braises absentes, les pierres chaudes qui fument et le cochon qui cri, tandis que les mets s'étalent de toute leur blancheur, de toutes leurs couleurs... Si vives sont ces couleurs ! Si semblables à celles des fleurs aperçues depuis le matin, que l'on ne sait pas dire si celles-ci devront, un jour ou l'autre, elles aussi être mangées. Alors, le soir se couche avec un peu plus de lenteur sur son long jour repu. Et subsiste, seule, sa braise. Seule, cette braise subsiste : peureuse et inaccoutumée, qui brille sagement dans la nuit...

424- Une aube nouvelle. (16)

Poèmes en prose IV



*Végétation de mon jardin (en attente de retrouver les photographies
N&B de 1992) © Xavier Hiron, 2015*

Puis ce matin, veille de mon départ : il pleut une saucée d'orage ! Et ce pays m'ayant déjà apprivoisé à ses sérieux excès, c'est d'une soupe battante que se trouve être aspergé le sol. Idem pour les tôles qui tambourinent. Idem pour les goudrons qui giclent. Idem pour les toits chaudement chahutés, comme le ferait une eau bouillante au fond de sa casserole. Et l'océan est gris. Il clapote magistralement à sa surface. Car molesté il est par ces cohortes de gouttes drues, par cette averse tropicale. Le ciel est avec lui d'une humeur rembrunie. Cette pluie sans éclair s'apaisera pourtant, et tout sera par elle, au cours de la journée, dégagé. Les palmes des cocotiers pendent, lamentables ; et par-dessus tout cela, ruisselle cette eau pitoyable. Du côté de la montagne, cet écran d'eau s'apaise. Toute forme rocheuse, épaisse ou bien massive, nous est alors soustraite. Et notre espace s'en trouve affreusement réduit et confiné par force à nos seuls gestes de la journée. Le jour qui vient est un jour sans contour.

Puis suivant le courant d'un pâle après-midi, un vent modestement sera levé. Et la végétation s'agitera en lui, doucement délivrée. Puis, cyclopéennes tourneront les pales des grands aérateurs. Avec parcimonie, quelques lambeaux d'azur tenteront de nous faire

Poèmes en prose IV

croire à d'autres lendemains radieux. Et lorsque la nuit viendra, cette nuit assoiffée ; lorsqu'elle viendra à nous, cette mare chatoyante des petits bruits obscurs : voici que nous sera alors revenue la fin d'un dernier jour !

425- Puis ce matin... (14)

Donc, un départ s'ensuivit... Et ce départ qui s'ensuivit est sans tristesse aucune. Une tranquillité heureuse bat le fluide de mon sang. Cette joie secrète et sincère s'étend, à savourer telle quelle, ou telle une essence nouvelle : intérieurement. Une satisfaction nouvelle à conserver, aussi, au doux réduit de son cœur. Une parenthèse de vie s'achève, qui s'accommodera toujours d'elle-même. Pour la tenir ouverte, concrète et solide dans sa chair, un collier cliquetant de coquillages m'est passé autour du cou. Cérémonieusement. Je reçois dignement cet insigne des cœurs légers. Car si la fleur se fane vite, ici, à l'arrivée sur l'île, le collier, au départ, lui, durera. Il est palpable et sa vie se transcendera comme un galet. Car lorsque la vie est proche de son creuset, tout devient indiscutablement symbolique. Tout devient irrémédiablement symbole : une pressante vérité.

Retour vers un nouveau regard. Retour vers ces régions nouvelles et savantes. Ces nouveaux secteurs quadrillés qui s'étendent sans remords, et les longues lignes droites des lumières. Los Angeles, la nuit. Indissolublement, un esprit traîne au hasard des rues, dans cet abandon de l'espace. Sa raison est pleine à craquer de son omniprésence. De cette omnipotence, devrais-je dire... De dette omnipotence de sa présence. Mais confiance. Confiance et sagesse. La vie heureuse passera outre. Alors, le front sereinement posé près du hublot - et bien qu'ayant une sainte horreur de toutes ces sortes de comptes d'apothicaires du temps -, moi, je note : « En avion, le trois novembre mille neuf cent quatre-vingt treize. Fin de la vie heureuse. »

426- Donc, un départ s'ensuivit... (15)

Poèmes en prose IV



Éclatement feuillé N° 3-5, photographie originale Ghislaine Girard
fichier numérique retravaillé et saturé © Xavier Hiron, 2023



© Xavier Hiron, vers 1978